

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE.

*Pièce de vers récitée au Concert du Collège,
le 15 février 1855.*

—

Dédiée à mes Condisciples de Rhétorique.

Imprimerie de Jullien, à Luxembourg.

Dans l'Eden, sous un arbre, où naissaient les oranges,
Reposaient deux enfants, deux sœurs, deux jeunes anges.
Vaincus par le sommeil, les courses et les jeux.
Le couple intéressant avait fermé les yeux.
Une d'elles, au front où rayonnait la gloire,
Tenait entre ses bras un petit luth d'ivoire,
Sur ses lèvres tantôt se jouaient des soupirs,
Tantôt des sons bruyants, préludes des plaisirs,
Et sa robe flottante, ouverte à la poitrine,
Simulait avec art une lyre argentine.
L'autre, au front couronné du laurier immortel,
Semblait prédestinée à vivre dans le ciel :
Cette pose sévère, au dessus de son âge,
Cette noble pâleur, qu'un souvenir ombrage,
Sa noire chevelure et ses sourcils épais,
Son cœur sensible, aimant, que reflètent ses traits,
Ce regard immobile, où se lit tout un monde
D'une inspiration généreuse et profonde,

Et je ne sais quel air de sereine candeur,
Achevait de la rendre un ange séducteur.
Personnifions donc ce groupe pacifique :
C'était la Poésie et sa sœur la Musique.

C'est vous, anges chéris, qui donnez ces concerts ;
C'est vous, c'est vous aussi qui me dictez ces vers.
Déesses des beaux-arts, agréez mon hommage.

Soudain un doux zéphyr, soufflant dans le branchage,
Agite l'oranger, les réveille en sursaut.
Elles ouvrent les yeux, et se lèvent d'un saut.
Mais, avec le réveil revint la jalousie,
Qui les fit disputer sur leur suprématie,
La jalousie affreuse, au teint blême, aux yeux gris,
Qui s'attaque aux grandeurs, se complait aux débris,
Et semant la discorde au milieu des familles
Désunit les époux, les mères et leurs filles.
Par un caprice aimable, afin de se venger
Du souffle querelleur de ce zéphyr léger,
Qui par son vol hardi, sauvage, téméraire,
Avait osé troubler leur repos solitaire,
Et pour rivaliser d'adresse et de talent,
Toutes deux à l'envi imitèrent ce vent.

La Musique d'abord, d'un air plein d'assurance,
La lyre sur son bras, d'un pas compté s'avance :
Que d'art, que de souplesse, et de sons ravissants,
Qui naissent tour à tour sous ses doigts frémissants !

L'illusion augmente avec son jeu suave ,
Et l'instrument lui-même , intelligent esclave ,
Par de secrets ressorts enfouis dans son sein
Contribue au succès de ce solo divin.
L'adagio répand sa teinte nuancée.
Ainsi dans le ruisseau , la vague balancée
Présageant la tempête avertit le nocher
Que du voisin rivage il doit se rapprocher.
Tout se trouble , se meut , se confond et s'agite ;
Le mouvement hâté bientôt se précipite ;
L'andante précurseur devient un allegro ,
L'on entend bourdonner le vague tremolo ;
Tel un vent essoufflé sous les feuilles bourdonne ,
Quand la saison de Flore a fait place à l'automne.
Chaque note qui vibre exprime son zéphyr,
Et jusqu'aux éléments tout paraît l'applaudir.
Elle a cessé son jeu : mais les sens en extase ,
Voudraient surprendre encor les suites d'une phrase...
Tout semble l'élever au dessus de sa sœur ,
Tout , tout en elle semble annoncer le vainqueur.
Elle ne se sent plus des charmes qu'elle étale ,
Et d'un regard sournois provoque sa rivale.

La Poésie alors , sur un vieux parchemin
Imprimant quelques vers du bout de son burin ,
Se présente au combat pour donner la cadence
A l'air improvisé , qui lui doit l'existence.
Ce n'est plus ce début viril , prétentieux ,
Par lequel la Musique effarouchait les yeux ,

Son maintien modeste annonce le mérite ,
Les bouquets de zéphyr que son chant ressuscite ,
En rasant la pelouse et le feuillage vert ,
Font flotter les cheveux sur son cou découvert ,
Ses efforts dérégés , qui tiennent du vertige ,
Dévoilent à l'esprit prodige sur prodige.
Les nerfs tendus , le front inondé de sueur ,
Le parchemin froissé , l'œil pétillant d'ardeur ,
Elle atteint ce degré d'indicible harmonie
Qui fait le désespoir du vulgaire génie.
Mais le calme succède à son entraînement ,
Son chant redevient doux , non sans moins d'agrément ;
Par le mélange adroit des lettres aspirées ,
Des mots tumultueux , des syllabes aérées ,
Elle peint la nature et la surpasse encor.
Le soleil disparaît : bientôt un vent du Nord ,
Que son art consommé rend cruel et barbare ,
Opère dans l'Eden un changement bizarre ;
Plus de voix délicate et de joyeux couplet ,
Plus d'halcine hruyante ou de souffle indiscret ,
Tout ce que les pays des zones glaciales
Renferment de frimas et de rigueurs brumales ,
Eclate et se prolonge en sons artificiels
Le long du Paradis , séjour des Immortels.
Les vents les plus mutins , dans leur course éphémère ,
D'exciter la terreur , de glacer l'atmosphère ,
L'impétueux Borée et les sombres autans
Se livrent l'un à l'autre un assaut de Titans ;
Surgit l'Auster ; ainsi sa féconde parole

Evoque tour à tour les serviteurs d'Eole;
Roses, lilas, muguets, et toi, beau papillon,
Vous tous, enfants chéris de la belle saison,
Vous, innocents témoins d'un conflit mémorable,
Mourez, car je le veux, dit l'Ange inexorable.
Que du moins votre mort apaise son courroux,
Au généreux vainqueur il sied d'être plus doux,
Car même la Musique, épuisée et tremblante,
Soupirait ces accents d'une voix défaillante:
„ J'ai froid. Désistons-nous de ce combat cruel.
Dira-t-on qu'une sœur fit mourir en duel
Sa sœur, sa propre sœur, qui l'aime et la vénère,
Et désire la paix avec son adversaire?
Ou dira-t-on qu'un art, qui porte votre nom,
Fait pour charmer, sert au monde de poison?
Quand je vous provoquais, espérant de la gloire,
J'avais les torts; mais vous, vous avez la victoire;
Ne vous suffit-il pas..... Mais non, celle dont l'art
Polira les mortels qui paraîtront plus tard,
Adoucira les mœurs, étouffera les guerres,
Publiera la loi que les hommes sont frères,
Cimentera la paix parmi les nations,
Fera taire, en un mot, toutes les passions,
Celle-là doit avoir plus de fierté dans l'âme,
Que pour vouloir ternir, par un trophée infâme,
La fraîcheur des lauriers qu'elle moissonnera,
Quand l'homme humanisé vers Dieu s'élèvera! “

Tandis qu'elle achevait ces paroles plaintives ,
On vit au firmament les couleurs les plus vives
Se rapprocher, s'unir, former un arc-en-ciel,
Inviter nos enfants à déposer leur fiel.
La volonté céleste et cette humble prière
Désarmèrent enfin une vierge allièrè ;
Enfin la Poésie abjura ses fureurs ,
Fit enchaîner ses vents , réinstalla les fleurs ,
Sourit.... Le sol , jadis une déserte plage ,
Retrouva sa verdure et l'arbre son feuillage.
On s'embrassa. La guerre , éteinte sans retour ,
S'exila de l'Eden. Aussi , depuis ce jour ,
Quiconque les voyait ne les voyait qu'unies ,
Toutes deux des enfants , toutes deux des génies.

E. Worms.

